

L'IMPARTIAL

L'Union fait la Force

CIE DE L'IMPARTIAL, Propriétaire

Fondé en 1893 par Gilbert Buote et son fils François Joseph

F. J. BUOTE, Rédacteur. Mme. F. J. BUOTE, Assistante.

Vol. 3. No. 5 Nouvelle Serie

TIGNISH, ILE du PRINCE EDOUARD, MARDI LE 9 AOUT, 1910

18 ANNEE

Sans Force et sans Courage à la Suite de Fièvre Typhoïde

Hémorragie et Faiblesse

UNE HEUREUSE FEMME



J'ai eu la fièvre typhoïde pendant un an ensuite j'ai été traitée, sans force, sans courage, j'avais des étourdissements au moindre effort, ma digestion se faisait très mal, j'avais des points par tout le corps; mes jambes étaient si faibles qu'après le moindre exercice j'étais obligée de m'arrêter; enfin, j'endurais toutes sortes de douleurs et je ne pouvais travailler. J'ai employé, pour me soulager, les Pilules Rouges de la Compagnie Chimique Franco-Américaine qui m'ont tout de suite fait du bien. Pendant à peu près trois mois je les ai prises; elles m'ont tout à fait remise. Je suis plus forte que jamais et j'ai repris, à la manufacture, mon ouvrage d'autrefois. J'ai recommandé déjà les Pilules Rouges à plusieurs jeunes filles de ma connaissance.

Il y avait trois mois que j'étais malade lorsque j'ai commencé à employer les Pilules Rouges et c'est en lisant, dans les journaux, les nombreuses guérisons qu'elles font tous les jours, que j'ai pris cette décision. J'avais été longtemps très faible et souvent des hémorragies me tenaient au lit pendant plusieurs jours; j'avais des douleurs de reins, mes pieds et mes mains enflaient, des frissons se succédaient et je n'avais alors presque plus conscience de ce qui se passait autour de moi. Je quittai les médecins qui m'avaient traitée sans me soulager et qui me recommandaient l'opération comme unique chance de me rétablir. Les Pilules Rouges seules ont refait ma santé; je suis heureuse d'avoir échappé aux atrocités recommandées et je ne cesse de louer la remède qui m'a guérie.

Il y a dix ans, j'eus une pleurésie qui me laissa très faible et, malgré toutes sortes de soins et de précautions dont j'étais entourée, j'étais toujours dans le même état d'abattement. Mon estomac était très capricieux et ma digestion était très lente et difficile. J'avais des étourdissements fréquents et des douleurs dans les membres. Je crois que je me serais découragée si je n'avais connu toute l'efficacité des Pilules Rouges et n'avais pas mis en ce remède toute ma confiance. J'employai donc ces Pilules, sûre de leur succès, et, en effet, après quelques semaines, j'étais acquies beaucoup de forces. J'en pris pendant plusieurs mois, ma santé s'est améliorée toujours de plus en plus et aujourd'hui je me porte aussi bien que je pouvais le désirer. Je dis beaucoup de bien des Pilules Rouges et j'ai toujours confiance en elles.

Mlle A. DUMAIS,
146, rue Beaudoin, Montréal.

Madame TREFFLÉ BÉDARD,
96, rue St-Ferdinand, Montréal.

Madame veuve AZARE FAUSSÉ,
49 rue Lévis, Ville St-Paul,
près Montréal.

Les PILULES ROUGES de la Compagnie Chimique Franco-Américaine guérissent les maux propres aux femmes, parce qu'elles ne sont que pour les femmes et qu'elles sont appropriées aux maladies et aux maux qui leur surviennent durant la vie, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse.

Les PILULES ROUGES de la Compagnie Chimique Franco-Américaine guérissent les scorfielles, les éruptions, les dartres et toutes les maladies de la peau. Elles donnent des couleurs, ramènent au teint sa fraîcheur naturelle. Elles guérissent le mal de tête, les étourdissements, les points de côté, les palpitations du cœur, les douleurs de l'abdomen, les dérangements, les irrégularités, les douleurs de reins, les troubles de la vessie, les maladies nerveuses, les époques douloureuses chez les jeunes filles, enfin, toutes les maladies causées par le beau mal et particulièrement aux femmes. Elles sont le remède par excellence de la femme sur le retour de l'âge, car elles guérissent et préviennent les maux et les mauxes si fréquents à cette époque critique de la vie. Elles sont de plus le meilleur tonique et doivent être employées par les femmes qui se sentent faibles, même si elles ne souffrent pas. En peu de temps, elles stimulent l'appétit, aident à la digestion, ramènent les forces et la santé. Elles ne sont que pour les femmes et les femmes seules doivent les prendre.

Les vraies PILULES ROUGES sont toujours mises, au nombre de cinquante (50) pilules, dans des boîtes recouvertes d'une étiquette imprimée en rouge, laissant voir, en grosses lettres, le nom de la Compagnie Chimique Franco-Américaine.

Si vous doutez que les PILULES ROUGES que vous achetez soient les véritables, envoyez-nous l'étiquette qui en recouvre la boîte et nous vous dirons si vous avez été trompée.

Si vous désirez acheter les PILULES ROUGES directement de nous, nous vous les expédierons sur réception du prix, 50c pour une boîte, \$2.50 pour six boîtes. Toutes les lettres contenant de l'argent doivent être enregistrées.

Envoyez une description de tout ce que vous avez à souffrir, car nous donnons des consultations gratuites non seulement à nos bureaux, mais aussi par lettre.

Adressez toujours : COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE 274 rue Saint-Denis, Montréal.

Le Sirop du Dr. Coderre donne aux Enfants un Sommeil Paisible

LE MYSTERE DE LA TOMBE

—Conduisez-nous vite à ce château, je vous en supplie !
—Madame, dit un homme mieux renseigné, c'est le nouveau château, M. Rémandier, qui a reçu un coup de poignard.
—Et mon pauvre enfant, alors, mon Robert ?
—L'homme fit un geste d'ignorance.
—Partons ! viens avec moi, Blanche, et pas pitié, que quel qu'un nous guide !... C'est seulement dans cette maison que nous aurons des nouvelles certaines...
Alice était penchée sur le mourant, qui prononçait des mots confus, essayant péniblement de se faire comprendre. Robert se tenait un peu en arrière, évitant de se laisser voir. Maguette, qui était allée remplir quelque commission au dehors, ouvrit doucement la porte de la chambre et s'effaça pour laisser passer deux dames...
Quand elles virent, debout devant elles, Robert, sain et sauf, un éblouissement passa devant leurs yeux. La mère poussa un cri impossible à réprimer et tendit les

bras. Une indicible étreinte les réunit un instant tous les trois, mêlant leurs larmes.
Le regard de l'agonisant se fixa sur eux, réfléchi, sans colère, paraissant suivre une pensée grave.
La mère et la fille, revenant à elles, après ce premier élan, se sentirent embarrassées, en face de ce malade dont la présence n'avait pas arrêté leurs effusions. Elles firent un mouvement pour se retirer et quitter la chambre. Mais Robert, obéissant à une impulsion de son cœur, leur dit à mi-voix, désignant Alice :
—Voilà celle qui m'a sauvé, celle que j'aime, celle que je voudrais vous donner pour fille et pour soeur.
—Oh ! dit Alice éplorée, faites-moi grâce de pareils mots ; vous savez bien que c'est impossible !
Alors, le mourant, qui jusqu'ici n'avait pu réussir à prononcer des paroles distinctes, articula nettement :
—C'est possible !
—Mon père, mon père ! s'écria Alice, heureuse de l'entendre parler enfin, se prenant à espérer la

guérison.
Il eut encore ce regard profond qui, pour elle, s'imprégnait de tendresse, et il dit à voix plus haute :
—Je ne suis pas ton père !
—Alors, la vieille Maguette, possédée par une exaltation étrange, se jeta à genoux tout contre le lit, et tendant vers l'agonisant ses mains jointes :
—Oh ! de grâce, dit-elle, achève, laisse la être heureuse !... et Dieu, oh ! oui, je sens que Dieu vous pardonnera tout !
—Mais cette parole incompréhensible avait troublé Alice ; elle se demandait si ce mourant était en délire, et trouvait cruel qu'il la reniât à l'heure où elle se sentait tendrement ramenée vers lui, par le spectacle de ses souffrances et de sa mort prochaine...
—Je ne suis pas ton père, lui répéta le banquier ; mais je t'aime comme ma fille, car tu n'es une sainte enfant.
Puis, s'adressant à Robert :
—Monsieur d'Albères, vous pouvez l'épouser en paix, la solidarité de nos fautes n'est point sur elle, et aucun lien ne l'unit à ma pau-

vre soeur.
Les yeux de Rémandier se mouillèrent à la pensée de Lucrèce.
—Puisqu'elle n'est point ici, c'est qu'elle est morte, n'est-ce pas ? demanda-t-il.
Aucune bouche n'osa s'ouvrir pour chercher à le tromper, et le silence de tous lui confirma ce qu'il avait confusément deviné à travers l'assoupissement vague de ses sens.
Cependant, Maguette, toujours agenouillée devant le lit, avait saisi la main du mourant, et y laissait tomber des larmes.
—Je vous délire de votre serment, lui dit-il. Quand je serai mort, vous direz comment elle fut substituée à notre enfant. Vous ne leur cacherez rien... Maintenant... oui, allez me chercher un prêtre.
Et cet homme, qui avait marché toute sa vie dans des voies douteuses, poursuivant par tous les moyens illicites ou permis, légitimes ou criminels, la richesse, unique objet de son culte, et cet homme, sauvé de son être par la douce influence à côté de lui d'une âme pure de jeune fille, s'en alla, repensant et réconcilié, après avoir essayé de réparer le mal qu'il avait commis.
La vieille Maguette, que la contrainte où la tenait autrefois son serment avait fait si cruellement souffrir, raconta à Robert, aux dames d'Albères, à Alice elle-même, qui, jusque-là, s'était crue la fille de Rémandier, les circonstances à la faveur desquelles l'enfant, à peine âgée de quelques jours, avait été substituée à la petite créature, morte peu après sa naissance, que Mme Rémandier venait de mettre au monde.

... Une pauvre femme, malade et à bout de forces, portant dans ses bras un bébé chétif, vint tomber de lassitude, un soir, à quelques pas de la maison de campagne où Rémandier passait l'été, avant qu'il eût fait reconstruire le château.
Ce fut Maguette qui releva la malheureuse mère, l'introduisit dans son petit pavillon et s'en alla demander à la maison des maîtres de la nourriture et des secours.

Mais une grande émotion régnait chez le banquier. Sa femme entra à ce moment même dans une crise qui s'annonçait grave et menaçait sa vie. Le médecin, passionnément interrogé par Rémandier, répondait évasivement et demeurait soucieux...
Quand Maguette vint lui parler de la passante qu'elle avait recueillie, des soins que réclamait la petite créature, attachée au sein tari de sa mère, Rémandier lui répondit brusquement de faire de ces mendiants ce qu'elle voudrait, et de ne pas venir lui parler de choses étrangères, alors que la situation dangereuse de sa femme le préoccupait si justement. Mais Lucrèce, présente au chevet de sa belle-soeur, écouta attentivement et fit quelques questions à Maguette.

Or, l'infortunée que la vieille femme avait ramassée pitoyablement sur le chemin n'était pas une mendicante vulgaire ; elle appartenait à la classe bourgeoise et avait connu des jours meilleurs. Son mari, établi à la tête d'un grand commerce, dans une ville de la région, s'était trouvé brusquement ruiné par les agissements malhonnêtes d'un associé peu scrupuleux. Nécessité et loyal jusqu'à l'héroïsme, comme l'on jette au moment d'un naufrage toute la cargaison à la mer pour sauver le navire, il avait tout ce qu'il possédait pour sauver l'honneur.

Mais au moment où il se disposait à chercher un emploi, fût-il le plus infime, pour gagner le pain de sa femme, la mort l'avait pris. La malheureuse se trouva sans ressources. Quelques jours après la naissance de sa fillette, épuisée de privations et de chagrin, craignant de manquer bientôt à l'enfant, elle réunit le peu d'argent qui lui restait pour revenir aux environs d'Albères, où vivaient des cousins de son mari, à qui elle voulait demander asile. Pour économiser ses dernières pièces de monnaie, elle

s'était mise en route à pied, son enfant dans ses bras, depuis la station de la diligence. Mais ses forces l'avaient trahie et elle serait morte à l'endroit où elle était tombée sans l'intervention providentielle de la gardienne des ruines.
Malheureusement, elle était plus profondément atteinte qu'elle ne pensait par la maladie de consommation, venue à la suite de toutes ses infortunes, et le médecin, que Lucrèce elle-même éloigna quelques instants du lit de Mme Rémandier pour l'envoyer vers la pauvresse, put se convaincre aisément que la mort arrivait à grands pas.
La petite pleurait de faim, ne trouvant plus rien au sein de sa mère, et Maguette l'apaisa au moyen de quelques cuillerées de lait.
Puis elle alla quérir le prêtre pour administrer la mourante.
Là-haut, cependant, dans la chambre luxueuse où semblait se dérouler une autre agonie, une fillette était née ; mais une enfant de douleur, une de ces frères créatures ayant à peine le souffle, destinées à passer, comme il est dit au "Livre de Job", "du sein de leur mère au tombeau".

Entre cette couche et ce berceau, où bientôt peut-être il y aurait deux mortes, un homme était là, endurant la plus violente des angoisses. Certes, il y avait de quoi souffrir cruellement pour le père et l'époux, et Rémandier se sentait en ce moment époux et père, en dépit de son amour supérieur pour l'argent, auquel il s'était donné corps et âme.

Mais voilà que l'argent, la passion souveraine, était en jeu ! Rémandier était, lui aussi, au bord du gouffre de la ruine ; une seule main pouvait la sauver, celle de cette tante de sa femme, qui avait juré de ne laisser sa fortune ni à lui ni à elle, mais à leur enfant, s'il leur en venait un.
L'enfant était venu, comme un suprême leurte, puisqu'elle allait mourir, et sur cette petite figure de poupée macabre, le père, penché, épiant le souffle haletant, prêt à s'éteindre, avec lequel allait s'évanouir tout son espoir de salut.

Maguette, survenant à ce moment, songea à ce que Lucrèce et Rémandier oublièrent, et fit couler quelques gouttes d'eau sur la petite tête étrange :
—Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.
C'était cela sans doute qu'attendait la petite âme, car elle s'envola aussitôt, laissant le souffle expirer sur ses lèvres de cire.
Le banquier poussa un cri rauque et se frappa le front avec désespoir.

Mme Rémandier, accablée par une fièvre ardente où passaient les visions du délire, ne s'aperçut pas de la mort de son enfant.
Le médecin, après une station de plusieurs heures au château, s'était retiré, promettant de revenir bientôt. Rémandier, Lucrèce et Maguette se trouvaient seuls dans la chambre.
Alors, la soeur du banquier eut un de ces regards qui indiquaient chez elle une résolution hardie.
Elle marcha seule jusqu'au berceau, prit le petit cadavre et l'enveloppa rapidement dans la mignonne couverture de satin bleu.

—Que fais-tu ? dit le père, cherchant à l'arrêter.
—Aie confiance en moi et laisse-moi faire. Je vais te sauver toi-même et empêcher ta femme de mourir de peine quand elle recouvrera la raison. Aidez-moi à arriver jusqu'à chez vous, Maguette.
Ce fut une scène rapide au cours de laquelle la vieille femme, entièrement convaincue par Lucrèce, se préta à tout ce qu'on voulait.

La passante venait d'expirer, et sa fillette, inconsciente, recommandait ses cris. Elle était si petite et si malingre qu'on pouvait aisément la faire passer pour un enfant d'un jour.
—C'est pour sauver cette enfant de l'abandon et ma belle-soeur du désespoir que je me résouds à cet

acte, Maguette. Que deviendrait cette malheureuse petite, livrée à des parents incertains, et que deviendrait Mme Rémandier, pour qui la moindre émotion peut être mortelle, lorsque, reprenant connaissance, ses yeux rencontreraient le cadavre de son nouveau-né ? Il faut qu'elle croie celle-ci sa fille, et que celle-ci, plus tard, la regarde comme sa mère ; et, pour sauvegarder ce double bonheur, il faut que vous me juriez, Maguette, que vous ne juriez ici, la main sur le crucifix, de ne jamais révéler à personne que cette enfant n'est pas la vraie fille de mon frère.
Et Maguette, envisageant le résultat de cette action et croyant en ce moment à la bonté d'âme de Lucrèce, Maguette avait étendue la main sur le Christ et juré.
Plus tard, sans connaître tout le fond de la machination qui avait pour but la captation d'une fortune, elle comprit que quelque chose de louche s'était mêlé à la prétendue charité de l'infirmière. Elle apprit aussi à juger Lucrèce et Rémandier.

Mais, dans le moment, elle fut pleinement conquise, et elle-même après avoir placé la petite morte à côté du corps de la mendicante, vint déposer l'enfant vivante dans le berceau luxueux ouaté comme un nid.
Rémandier étreignit fortement la main de sa soeur, dont l'inspiration si promptement exécutée rétablissait sa fortune.

Quand sa femme, ayant heureusement triomphé de la crise, ouvrit les yeux, elle sourit à la petite fille, et le médecin, revenu auprès d'elle, répondit de sa vie.
C'est ainsi qu'Alice avait été introduite chez les Rémandier ; c'est ainsi que le banquier l'avait fait passer pour sa fille, afin d'obtenir l'héritage de la parente de sa femme, à l'aide duquel il s'était une première fois relevé de la ruine.

En apprenant cette histoire étrange, qui était la sienne, la jeune fille eut l'impression qu'on enlevait de ses épaules ce fardeau de solidarité familiale qui la chargeait, elle, innocente et pure, des fautes de Rémandier, des crimes de Lucrèce et de Gracchus ! Elle ne pleura pas moins comme un père l'homme qui l'avait élevée et qui avait mis son enfance à l'abri du besoin ; mais il lui semblait que cet impitoyable obstacle, ce mur infranchissable dressé entre elle et Robert, tombait tout à coup, lui laissant le droit d'être heureuse.

De la fortune mal acquise, il ne restait plus rien, puisque, dans sa lutte contre les chances mauvaises, le banquier avait tout risqué et tout perdu de nouveau. Elle était donc à la fois libre et pauvre ; mais elle vivait trop haut pour penser que sa pauvreté pût un seul instant arrêter Robert.
Mme Villiers d'Albères, en qui les épreuves d'une vie bien dure n'avaient pas éteint toute susceptibilité mobilière, regrettait un peu, dans son fort intérieur, que cette jeune fille, d'ailleurs si accomplie, n'appartint pas à un milieu social plus élevé. Mais elle se garda de manifester au dehors ce sentiment.

Tout le bonheur de son fils, son Robert, miraculeusement échappé à la mort, n'était-il pas dans son union avec Alice ? N'était-ce pas l'aïeule elle-même qui, dans une heure tragique et décisive, au pied de son lit funéraire, les avait fiancés ?
Sur la feuille de parchemin jauni par le jeune homme aux mains jointes de la morte, n'avait-il pas lu, parmi d'autres recommandations sacrées adressées au marquis Robert :

—Quand tu rentreras en France, après la tourmente, épouse une femme de sang et de cœur français. Regarde surtout la noblesse de l'âme préférable à l'antiquité des parchemins, et les vertus domestiques, supérieures à la richesse.

UN MEDECIN DE LONDRES

Explique comment on doit soigner les Maladies d'Estomac ou de Foie.

Un médecin distingué de Londres s'est exprimé ainsi au cours d'une récente conférence qu'il a faite sur les maladies d'estomac et de foie :
"Boyez modérément dans l'usage d'aliments indigestes, riches. Ne mangez pas précipitamment et mastiquez bien votre nourriture.
Si votre vie est sédentaire, prenez modérément de l'exercice aussitôt levés ou avant de vous coucher. Ne vous servez pas de pilules purgatives trop fortes; beaucoup d'entre elles sont an-nocées comme devant éliminer des guérisons certaines, mais en réalité, elles font plus de mal que de bien, en affaiblissant le système. Si vous jugez à propos de faire usage d'un laxatif quel-conque, avez recours à ce vieux remède végétal que voici:
Extrait fluide de Cascarane..... 5 onces.
Sirop de Rhubarbe..... 5 onces.
Composé de Carriana..... 1 once.
Sirop Composé de Salsepareille 5 onces.
Prenez-en une cuillerée à thé après chaque repas et au coucher.
Ce remède agit doucement et natu-rellement, et il est exempt des effets affaiblissants que provoquent les pur-gatifs violents.
Ces ingrédients peuvent être achetés séparément et n'importe qui peut les préparer à la maison. Cette recette sera un bienfait pour nos lecteurs et elle vaut le peine d'être conservée."

P. C. MURPHY, M.D.,
Médecin—Chirurgien
TIGNISH, ILE DU P. E.

J. A. JOHNSTON, M. D., C. M.
Médecin—Chirurgien
TIGNISH, ILE DU P. E.

MCQUARRIE & ARSENAULT
AVOCATS, NOTAIRES PUBLICS, ETC.
SUMMERSIDE, P. E. I.
Argent à prêter
NEIL MCQUARRIE
AUBIN E. ARSENAULT

Frank S. Gaudet

CONTRACTOR & GENERAL
CARPENTER
Lumber of all Kind, Shingles,
Mouldings, Doors & Windows, all
kind of finished lumber for build-
ing purposes, supplied at short
notice.
Tignish, P. E. Island
March 1st. 1910. 6 mos.

Dr. A. L. Purdy, Dentist

ALBERTON
Will be at Tignish, until further
notice, the 24rd. and 25th. of the
month and every last Tuesday and
Wednesday of each month.

BERNARD HOTEL

Tignish, P. E. I.
This well known hotel has been
refitted and renovated this spring,
making it one of the best hostelry in
Prince County.
Only a few minutes' walk from
the Railway Depot.
Rates Moderate. Good Stabling
in connection.
THEO. BERNARD, PROP

GRAND TRUNK BUREAU IN LONDON.

A part of the magnificent Head-
quarter's Building recently built
by the Grand Trunk System on
Cockspur Street, London, is to be
devoted to the Bureau, through
which is to be distributed informa-
tion concerning Canada. The Stan-
dard of Empire calls it "A new
Canadian Commercial Embassy".
Above the main offices of the
Grand Trunk are spacious rooms
set apart for this work. Here
visitors may rest and read the
news of the Empire, ask questions
and receive expert advice about the
Dominion of Canada.
Upon the walls of these rooms
are splendid pictures showing the
progress being made by men who
are building the new nation of the
north.

suite à la 4ème page